

AVENUE B PRODUCTIONS PRÉSENTE

MIEUX VAUT NE JAMAIS
VOIR SES PARENTS
SUR LEUR LIEU DE TRAVAIL

EMILIE DEQUENNE
JEANNE JESTIN

Maman a tort

UN FILM DE
MARC FITOUSSI

SABRINA OUAZANI ANNIE GRÉGORIO NELLY ANTIGNAC CAMILLE CHAMOIX STÉPHANE BISSOT JEAN-FRANÇOIS CAYREY GRÉGOIRE LUDIG

SCÉNARIO, DIALOGUES & RÉALISATION : MARC FITOUSSI. PRODUIT PAR CAROLINE BONMARCHAND. COPRODUIT PAR JACQUES-HENRI & OLIVIER BRONCKART. PRODUCTEURS ASSOCIÉS ARLETTE ZYLBERBERG TANGUY DEKEYSER. IMAGE LAURENT BRUNET. MONTAGE DAMIEN KEYEUX. SON OLIVIER LE VACON JULIE BRENTA. VALÉRIE LE DOCTE EMMANUEL CROSET. DÉCOR FRANÇOISE DUPERTUIS. COSTUMES MARITÉ COUTARD. 1^{ère} ASSISTANTE RÉALISATEUR LOUNA MORARD. DIRECTEUR DE PRODUCTION LAURENT LECETRE. DIRECTRICE DE POST-PRODUCTION FRANCE XENIA SUIYMA. UNE COPRODUCTION AVENUE B PRODUCTIONS SND FRANCE 3 CINÉMA VERSUS PRODUCTION PROXIMUS RTBF (Télévision belge) AVEC LES PARTICIPATIONS DE CANAL+ CINÉ+ FRANCE TÉLÉVISIONS EN ASSOCIATION AVEC SOFTVINE 3 SOFCINEMA 11 DÉVELOPPEMENT AVEC LA PARTICIPATION DU CNC ET DU CENTRE DU CINÉMA ET DE L'AUDIOVISUEL DE LA FÉDÉRATION WALLONIE BRUXELLES DE LA PROCIREF ET DE L'ANGOA AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE DU TAX SHELTER ET DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL BELGE SHELTER VENTES INTERNATIONALES KINOLOGY DISTRIBUTION SND

avenue b             

Avenue B Productions et SND présentent

MAMAN A TORT

Un film de Marc Fitoussi

Comédie dramatique

Avec

Emilie Dequenne et Jeanne Jestin

Durée: 1h50

Format: 1.55

Au cinéma le 9 novembre 2016

*Le film a été présenté à la 9^{ème} édition du
Festival du film francophone d'Angoulême*

Photos et dossier de presse téléchargeables sur www.snd-films.com

 [@SNDfilms](https://twitter.com/SNDfilms) /  [SND](https://www.facebook.com/SND) /  [Chaîne YouTube](https://www.youtube.com/channel/UC...) /  [Instagram](https://www.instagram.com/SNDfilms)

DISTRIBUTION

SND DISTRIBUTION
89, avenue Charles de Gaulle
92200 NEUILLY-SUR-SEINE
Tel : 01 41 92 79 33
www.snd-films.com

RELATIONS PRESSE

André-Paul Ricci / Tony Arnoux
Florence Narozny
6, place de la Madeleine
75008 Paris
Tel : 01 40 13 98 09 / 01 49 53 04 20

SYNOPSIS

Connaît-on vraiment ses parents? Anouk, 14 ans, découvre brutalement un autre visage de sa mère, à la faveur de l'incontournable stage d'observation de troisième qu'elle effectue dans la compagnie d'assurances où celle-ci travaille.

Une semaine d'immersion dans le monde adulte de l'entreprise, avec ses petits arrangements et ses grandes lâchetés, qui bientôt scelle son jeune destin.

Entre parcours initiatique, fêlure et premières responsabilités assumées, une forme d'adieu à l'enfance.

Entretien avec Marc Fitoussi

C'est la seconde fois, après *Copacabana*, que vous traitez dans votre filmographie des relations mère-fille. Pourquoi cet intérêt ?

Ce retour relève plus de la coïncidence. Cette histoire aurait d'ailleurs aussi bien pu mettre en scène un fils déçu par son père. Mais ce thème avait déjà été traité au cinéma dans des films que j'avais aimés comme *Ressources humaines* de Laurent Cantet ou *La promesse* des frères Dardenne. De plus, le prisme d'une adolescente comme Anouk me permettait d'explorer cette relation à travers le regard d'une fille qui, à son âge, considère un peu sa mère comme sa meilleure amie et dont la déception, entre surprise et choc, quand elle découvre son autre visage, se révèle d'autant plus cruelle. Pour autant, si Anouk juge sévèrement sa mère pour les malversations qu'elle a commises, elle ne la condamne pas, devenue complice malgré elle de son lourd secret. Et en ne la dénonçant pas, elle la protège et la défend. Si, dans *Copacabana*, on préférerait le personnage de la mère, pour son côté fantasque et délirant, ici, on donne raison à la fille, d'autant que la mère est quasiment l'antithèse de Babou, qu'interprétait Isabelle Huppert : elle a fait le choix de travailler très tôt et de s'inscrire dans la norme dès son plus jeune âge. Au final, comme mes précédents longs métrages, ce film affirme une certaine croyance en la jeunesse, et en des personnages résolument épris de liberté et d'indépendance.

Comment est née l'idée de ce scénario ?

J'avais très envie de refaire un film sur l'adolescence depuis que j'avais réalisé un documentaire, *L'éducation anglaise*, sur le séjour linguistique à Bristol de jeunes Français de l'âge d'Anouk. Un tournage que j'avais adoré et au cours duquel j'avais eu la chance de capter des choses qu'il me semblait difficile de restituer sous forme de fiction. Je cherchais un sujet qui m'offrirait l'opportunité d'aborder l'adolescence un peu différemment, dans un contexte qui n'était pas forcément celui, attendu, du collège ou du camp de vacances où des jeunes se retrouvent entre eux. D'où l'idée d'une adolescente plongée dans un monde adulte, en l'occurrence celui de l'entreprise. Le film s'empare d'Anouk à un moment charnière d'émancipation, notamment vis-à-vis de sa mère, et brasse volontairement une grande palette d'émotions, à l'heure où elle est confrontée à des choix graves. En cinq jours seulement, ce banal stage de Troisième a priori balisé devient un parcours initiatique. Dans ce court espace-temps, je voulais réussir l'exploit de faire découvrir à Anouk la violence du monde adulte, l'amour et ses désillusions, mais aussi la force de l'amitié, fusionnelle à cet âge... Car bien qu'immergée dans un environnement exceptionnel, Anouk n'est pas totalement déconnectée de la réalité quotidienne de sa tranche d'âge. Je tenais d'ailleurs beaucoup à ce que le film s'achève sur un retour à son cadre naturel et se conclut dans le décor de son collège. Comme initiée à la sombre réalité du monde au milieu de ses camarades, Anouk, elle, paraît plus mûre. Un plan en suspension qui ouvre sur son avenir : elle va grandir, s'instruire et probablement se différencier encore de sa mère.

Comment définiriez-vous Anouk ?

C'est d'abord quelqu'un d'intègre, doté d'une grande lucidité pour ses 14 ans. Bien qu'elle ignore évidemment encore à son âge tout du lexique de l'entreprise et notamment des assurances où elle est parachutée, Anouk fait preuve d'une maturité qui laisse présager du meilleur pour la suite. J'espère avoir réussi le pari de concilier ces deux aspects de sa personnalité en devenir. Dès le début du film, elle apparaît moins insouciant que son amie, l'hédoniste et superficielle Bianca, car elle porte déjà en elle une certaine gravité. Laquelle peut être éventuellement liée au divorce de ses parents et à son statut de fille unique. Mais la relative solitude dans laquelle elle a grandi lui a justement donné une profondeur qui lui permet d'accueillir le désarroi maternel de Nadia Choukri, victime de cette escroquerie. Une sensibilité et une aspiration candide à la justice possiblement héritées de son père, qu'on voit peu, mais dont la fraîcheur et la désinvolture cachent peut-être cette fantaisie qui manque à la mère. Pour preuve, alors qu'elle s'est enfermée dans une routine en rentrant dans le rang, lui a préféré prendre le risque de la précarité pour vivre ses passions.

Une fois encore, vous abordez un thème grave sans vous priver du registre de la comédie. Est-ce une signature de votre cinéma ?

De fait, avec le recul, je me rends compte de cette récurrence dans mes films. C'est une expression naturelle, y compris comme ici, quand je traite de la violence de l'univers du travail. Malgré leurs qualités, je suis toujours un peu embarrassé par des films tels que *Violence des échanges en milieu tempéré* de Jean-Marc Moutout, qui dénoncent l'hostilité d'un milieu et en deviennent du coup presque hostiles pour le spectateur. Certaines choses tristes à pleurer peuvent selon moi aussi être à mourir de rire. Mais je considère *Maman a tort* comme mon film le plus grave, dans la mesure où il fait le constat, assez désenchanté, d'un échec, sans offrir de rédemption et qu'il se refuse au happy end. Car après un début tranquille, il s'assombrit pour aller jusqu'au bout de ses intentions, sans concession, alors que dans le même mouvement, la comédie s'efface, pour ne ressurgir alors qu'avec mordant.

Pourquoi avez-vous pensé à Émilie Dequenne pour le rôle de Cyrielle, la mère ?

Le choix de la comédienne pour ce rôle plutôt ingrat n'a pas été simple. Et je remercie Émilie de l'avoir endossé, malgré l'absence de glamour du personnage, incapable de s'extirper de sa zone grise. Car même lorsque Cyrielle est acculée à confesser à sa fille ses malversations lourdes de conséquences humaines, je ne suis pas sûr que l'électrochoc suffise à lui faire mettre un terme à son activité. De fait, pour nombre d'actrices, se rêvant héroïnes, il était impossible d'assumer ce rôle de femme enfermée qui ne cesse de sombrer, d'autant que les comédiennes semblent aujourd'hui formatées à incarner des personnages qui doivent impérativement évoluer. En confiance parce que j'avais déjà tourné avec elle pour *La vie d'artiste*, Émilie a accepté sans se poser de questions, ni s'inquiéter du pathétique du personnage.

Cyrielle reste malgré tout touchante.

Je n'avais ni envie de la ménager ni de camoufler ses faiblesses. Mais j'espère porter un regard tendre sur elle. Sans diplôme et ayant eu peut-être un enfant trop jeune, cette femme n'a pas forcément eu le luxe de faire les bons choix. Ce qui m'émeut chez elle, c'est justement cette jeunesse volée qui la fait paraître plus âgée et abimée que ses 32 ou 33 ans et lui donnent, par exemple, ces envies régressives de glace le soir. D'où aussi la relation complice de mère copine qu'elle cherche à entretenir avec sa fille. Un détail, d'ailleurs, éclaire ses frustrations : son attirance un peu ridicule pour les touristes qu'elle croise chaque jour sur la ligne de RER vers Charles de Gaulle et qui incarnent l'évasion à ses yeux. Alors qu'elle est écrasée par sa routine, elle s'acharne à lire sur leurs bagages les étiquettes de ces destinations où elle n'ira jamais.

Mais vous portez ce regard tendre sur tous vos personnages, y compris les plus noirs comme Blanchard, le supérieur de Cyrielle...

Absolument. Quand on le voit quitter l'entreprise le vendredi soir, je l'imagine rentrer seul chez lui, se commandant une pizza et s'affalant devant un match diffusé par une chaîne de sport. Je crois que ce film dresse au passage le portrait de beaucoup de solitudes. Construit autour de cette relation mère-fille, il résonne au final comme un film choral, avec une galerie assez large de personnages, saisis dans leur environnement professionnel, mais dont on devine en filigrane les existences ténues.

Film sur l'adolescence, *Maman a tort* tourne ainsi à la chronique sociale...

Oui, car ce stage de Troisième me permettait d'observer les codes du monde du travail, à travers le regard de cette adolescente qui ne les maîtrise pas et s'en étonne. Assez cinglant, cruel même parfois, le film, rigoureusement documenté sur les compagnies d'assurances, porte une réelle critique, à travers Cyrielle et ses falsifications, mais aussi à travers Constance, cette employée dépressive qui pète un câble à la cantine, sans que cela n'émeuve ses collègues qui replongent aussitôt dans leur plateau-repas. Étrangement, cette classe moyenne laborieuse reste invisible au cinéma, comme si la banalité de ce quotidien et ces personnages "ordinaires" effrayaient. Mais ce qui m'intéressait, c'était justement de montrer le vide et l'insignifiance de cette vie de bureau, avec ces conversations et ces rituels soi-disant fédérateurs, comme les petits déjeuners hebdomadaires organisés dans le service de Simone. Pour doper discrètement ce côté monochrome, la direction artistique a opté pour un léger décalage, avec des décors plus colorés qu'à l'ordinaire dans cet univers clinique. Une manière d'éclairer cette zone aveugle, sans renoncer au réalisme. Cette colorisation me permettait aussi de traduire l'illusion prétendument conviviale de ce décor, façade d'enjeux en réalité plus obscurs cachés dans des placards d'archives accessibles par des codes. À ce titre, le nom même de la compagnie, Serenita, relève de la pure provocation.

Film sur l'adolescence, chronique sociale, comédie parfois, Maman a tort mélange les codes de genre et frôle même avec le thriller...

À travers l'enquête d'Anouk, peut-être. Mais je ne voulais surtout pas tomber dans la comédie policière façon *Pauline détective*, film très stylisé et délibérément artificiel. J'aime l'idée que cette très jeune fille fouille des dossiers et doive le soir consulter le Larousse sur son ordinateur pour en comprendre les tenants et les aboutissants, tant elle maîtrise mal ce vocabulaire, s'interrogeant notamment sur le terme "antécédents". Anouk n'est pas une détective en herbe façon Fantomette, mais le témoin d'une réalité glaçante, qu'elle tente de déchiffrer avec son intelligence du haut de ses 14 ans. Il fallait être vigilant à ne pas tomber dans l'investigation extraordinaire.

Lumineuse de bout en bout, Jeanne Jestin dans le rôle d'Anouk, porte haut les ambitions du film. Comment l'avez-vous découverte ?

Quelque 300 adolescentes ont été rencontrées lors du casting, certaines déjà en agence, d'autres repérées à la sortie de collèges, pour incarner Anouk mais aussi Bianca et Clarisse. Mais c'est Marina Foïs qui m'a orienté sur le tard vers Jeanne Jestin avec qui elle avait tourné dans *Orange* et qui l'avait marquée. Dès le premier essai, j'ai été convaincue que c'était elle, pour sa gravité et surtout cette vibrante intensité qu'elle dégage dans les silences. Jeanne avait 13 ans au moment du tournage, et elle n'a cessé de m'impressionner par sa facilité à tout jouer et à tout comprendre, avec une finesse déconcertante. Annie Grégorio elle-même, pourtant comédienne expérimentée, m'a confié avoir été surprise et intimidée par sa présence et son regard. Dans la scène où Émilie révèle son secret, Jeanne, face à elle, captive par sa seule écoute. J'appréhendais un peu de diriger une adolescente, mais j'ai eu beaucoup de plaisir à travailler avec elle : vraie actrice mais encore enfant aussi, Jeanne s'amuse vraiment, ravie par exemple d'imiter, entre les prises, des comédiennes qu'elle adore, comme Sophie Marceau dans *La boum*. Et l'évidence de son duo avec Émilie Dequenne s'est immédiatement imposée, rendant crédible la relation mère-fille, y compris avec ces différences qui paradoxalement les rapprochent.

Quelles contraintes de réalisation a imposé la construction du film sur cinq jours ?

La difficulté consistait à mettre en scène le quotidien sans se répéter, en assumant toutefois la récurrence transports en commun/bureau/soirée télé. Car ces cinq petits jours pour Anouk laissent entrevoir toute la vie de Cyrielle et des protagonistes qui l'entourent, et derrière leur routine, ces personnages sont traversés par des émotions violentes. Tous aspirent à échapper à la grisaille de leur réalité sans y parvenir. Si Anouk découvre peu à peu la souffrance de sa mère, elle perçoit aussi confusément l'aliénation des autres, y compris celle du duo tragi-comique de pestes Mathilde/Bénédicte qui l'accueillent si mal dans leur service. C'est un film très écrit, sans aucune improvisation, où, plus encore que dans les autres, j'ai veillé au moindre détail, toujours signifiant – une tendance qui vire chez moi à l'obsession. Comme cette scène à la cafeteria où Anouk prend la même salade de carottes que sa mère, parce qu'à ce stade de l'histoire, la pensant infaillible, elle en est encore à la reproduction. Et peu importe qu'on n'y prête ou pas attention...

Comment s'est passée cette première collaboration avec Laurent Brunet, le chef opérateur ?

Le défi était de réaliser un film de dialogues dans l'univers d'une entreprise, qui n'en reste pas moins fluide et mouvant pour donner du rythme et de la vivacité à cette réalité assez pesante. Nous avons opté pour une caméra très mobile (bien que jamais à l'épaule), avec beaucoup de travellings et de déplacements, y compris dans les huis clos de bureau, afin d'éviter le côté statique des employés figés derrière leur ordinateur. Laurent m'a orienté vers des directions que je n'avais encore jamais explorées, en multipliant par exemple les amorces dans les champ-contrechamp qui apportent autant de présence à la personne qui écoute qu'à celle qui parle. Un atout, d'autant que *Maman a tort* peut être défini comme un film d'acteurs. De plus, le cadrage serré contribue à l'enfermement des personnages et le format 1,55, correspondant à celui de la photo 24X36, renforce encore cette sensation.

La musique occupe une place toujours singulière dans vos films. Comment s'est opéré le choix cette fois ?

Dès le tournage, j'avais retenu le morceau d'Alberto Iglesias pour la scène où Anouk découvre avec stupéfaction le nom de sa mère sur les dossiers falsifiés, avant de longer le couloir pour la retrouver hilare et très détendue, quand elle est effondrée. En fait, tout le film est composé de musiques placées dès le montage qui n'ont pas été ensuite remplacées par des musiques originales. Un parti-pris qui impose une sorte d'immédiateté à laquelle je tenais. Et c'est Stravinsky qui, dès le prologue, lance l'esprit de musiques assez orchestrées, plutôt adultes, en contrepoint de la jeunesse que le film est censé représenter. Une manière de prévenir de la sombre mélancolie qui va le traverser, même si la bande originale ne se prive pas de faire écho aux goûts de cette génération avec, par exemple, Mac DeMarco que l'amoureux d'Anouk lui fait connaître.

Comment vous est venue l'idée du prologue, fort et troublant ?

Elle était posée dès l'écriture, même si j'ai renoncé à révéler le cri d'Anouk dans la fête dès l'introduction, justement parce qu'il en disait trop et fermait le film. Car s'il s'agit d'un cri libérateur, il reste inaudible pour ceux qui l'entourent, y compris pour son amie Bianca, qui continue de danser, et il ne peut rien déclencher. Ce qui m'intéressait, c'était de plonger dans cette jeune insouciance et de détacher soudain quelqu'un du même âge pour suggérer toutes les dimensions précédemment évoquées d'Anouk, la gravité et ce mystère que Jeanne, par son puissant magnétisme, dégage naturellement.

Entretien avec Emilie Dequenne

C'est la seconde fois que vous tournez avec Marc Fitoussi. Qu'est-ce qui vous a séduit dans Maman a tort ?

D'abord, je dois préciser que je n'ai pas encore vu le film et que, bien sûr, je manque un peu de recul. Il n'empêche qu'à la lecture du scénario, j'ai été impressionnée par l'extrême justesse du rapport mère-fille qu'il mettait en scène. Une acuité qui m'a d'autant plus troublée que cette relation correspondait exactement à celle que j'entretiens avec ma fille, adolescente du même âge qu'Anouk, et cela jusque dans les moindres et plus insignifiants détails, comme par exemple lorsqu'elle demande du Coca Life – ma fille était en plein dedans... Je me suis donc immédiatement identifiée au personnage de Cyrielle, la mère que j'interprète. Marc a de surcroît réussi à ancrer cette histoire dans une réalité et, comme toujours dans ses films, il parvient à accrocher des sourires et des larmes presque dans le même mouvement. Une perfection d'écriture qui fait que son cinéma, très attachant, me touche, avec aussi ce côté désuet dans sa manière d'aborder la comédie qui m'enchant. J'aime sa façon de raconter des histoires, son sens des dialogues et son style. Il a un vrai regard de cinéaste. Mais en le retrouvant, j'avais le trac, avec cette peur de décevoir plus grande encore quand il s'agit d'une seconde fois.

Vous étiez à peine plus âgée qu'Anouk/Jeanne quand vous avez été révélée au cinéma par Rosetta des frères Dardenne. Avez-vous repensé à cette expérience ?

Absolument. Travailler avec Jeanne m'a replongée dans beaucoup de souvenirs. Elle avait treize ans pendant le tournage, et j'en avais à peine dix-sept à l'époque de Rosetta. L'expérience du monde adulte qu'a vécue Jeanne rejoint d'ailleurs finalement assez celle d'Anouk dans le film. La jeune adolescente qu'on a connue au début du tournage, qui a quand même duré trois mois, n'était plus du tout la même à la fin. Elle a énormément gagné en maturité, y compris par rapport à ce métier, et en confiance, même s'il ne s'agissait pas de son premier film. On apprend tellement vite à cet âge.

Vous composez avec elle un duo mère-fille très crédible. Lui avez-vous donné des conseils ?

Elle n'en avait pas vraiment besoin. Jeanne fait preuve d'un instinct étonnant et d'énormément de tempérament. Même si j'en avais eu envie, je ne suis pas sûre qu'elle les aurait suivis. Mais elle et moi nous sommes parfaitement entendues. Comme je l'ai dit, pour moi, ce rapport était naturel, je n'avais donc pas grand-chose à imaginer.

Comment avez-vous abordé le personnage de Cyrielle ?

Âgée d'à peine 33 ans, cette femme est déjà très marquée par la vie. Ayant commencé à travailler juste après la naissance de sa fille, elle porte le poids de toutes ces années passées dans cette compagnie à faire un métier fatiguant et peu épanouissant, avec ce rythme métro-boulot-dodo. Selon moi, elle ne doit pas être loin du burn out, sans même parler de ces magouilles dans lesquelles elle est impliquée. Après quinze ans de ce quotidien de bureau, on ne s'étonne pas de la voir avaler son cachet de Lexomil tous les soirs. Cyrielle fait partie de ces femmes qui ne vont pas bien et qui n'ont ni le temps ni l'énergie de prendre soin d'elles, même si au fond, elles y aspirent. En théorie, elle essaie vaguement, en prenant des haricots verts à sa cantine d'entreprise. Je voulais que son corps et son visage expriment cette absence de joie de vivre.

Éprouvez-vous de l'empathie pour ce personnage, alors qu'au fil des révélations, sa fille porte un regard assez sévère sur elle ?

Cyrielle a dû assumer des responsabilités prématurément et elle en a fait les frais. Rongée par la solitude, écrasée par la grisaille de son quotidien, elle a ce côté lourd et un peu éteint, n'ayant jamais pris le temps de s'ouvrir et de rencontrer des gens. Mais au final, c'est un personnage qui me plaît et que je me garderai bien de juger. Peut-être qu'à sa place, et avec ce que l'on sait de sa vie, j'aurais agi comme elle, sans doute pas mieux en tout cas. Nous avons beaucoup travaillé avec Marc sur ce qu'elle devait dégager. Il avait la matière avec certaines prises pour la rendre antipathique, mais je doute qu'il ait insisté dans ce sens, parce qu'il aime bien trop ses personnages pour les malmener.

Comment s'est passé le tournage ?

D'abord, nous étions calés sur Jeanne, laquelle ne pouvait tourner que quelques heures par jour compte tenu son âge, d'où un rythme agréable. Le tournage s'est intégralement déroulé en région parisienne, et j'ai du coup vécu un peu avec les horaires de Cyrielle et de toutes ces femmes qui, comme elle, partent le matin de chez elles pour ne rentrer que le soir. Cela m'a aidée à entrer dans la peau du personnage. Pour le reste, je garde un joli souvenir de ces trois mois, même si les attentats du 13 novembre ont été très éprouvants, d'autant que Jeanne, qui habite près du Petit Cambodge, y a perdu un de ses professeurs. Mais l'horreur donne justement envie de continuer.

Entretien avec Jeanne Jestin

À 14 ans, tu en es déjà à ton quatrième film. Comment as-tu commencé au cinéma ?

Tout est parti d'un e-mail adressé à ma mère pour le casting d'enfants de *La vie domestique* d'Isabelle Czajka. J'avais 10 ans, et comme ça m'amusait de tenter de nouvelles choses, je me suis présentée avec mon frère et j'ai été retenue. Ce qui m'a plu surtout, c'est de me rendre compte à quel point il y avait du travail derrière un film, avec tous ces métiers. La directrice de casting m'a rappelée plus tard pour un autre film, *Le passé* d'Asghar Farhadi et tout s'est enchaîné. J'ai ensuite joué dans *Orage*, un premier long métrage de Fabrice Camoin avec Marina Foïs. C'est elle qui a parlé de moi à Marc Fitoussi pour *Maman a tort*, dont le casting était en cours et j'ai été choisie parmi 300 adolescentes.

T'es-tu retrouvée dans le portrait de cette adolescente ?

Je crois que le film est assez réaliste, mais chaque ado est différent. À notre âge, certains sont encore restés dans l'enfance, d'autres déjà plus ancrés dans l'adolescence. Si Anouk a traversé certaines situations assez difficiles, elle appartient plutôt à la première catégorie, comme le montrent ses goûts vestimentaires que je ne partage pas. Mais elle gagne en maturité au cours du film. Il faut dire qu'elle enchaîne les déceptions, en découvrant le monde adulte et un autre visage de sa maman. C'est une fille plutôt forte, capable de supporter pas mal de choses, assez sensible dans sa manière de refuser les injustices, mais un peu naïve en croyant qu'elle peut sauver le monde. Une naïveté que je n'ai pas, même si je trouve ça beau. Malgré ce qu'elle apprend, Anouk aime aussi énormément sa mère et j'ai l'impression qu'elle s'attache vite aux gens en espérant être aimée en retour. En tout cas, je la comprends.

As-tu réalisé que tu allais porter le film et comment l'as-tu vécu ?

J'avais lu le scénario que j'avais d'ailleurs trouvé assez dur et triste, avec cette réalité des injustices au travail et aussi cette relation entre une mère et sa fille qui se déchirent. En fait, c'est surtout au tournage que j'ai pris conscience de ma responsabilité et ça m'a plu de me sentir importante pour la réussite du film. Et puisqu'on m'avait fait confiance pour ce premier rôle, je n'avais pas de raison d'être stressée. Je n'ai d'ailleurs ressenti aucune pression ni de Marc, adorable et complice – le plus cool des réalisateurs avec lesquels j'ai travaillé - ni de l'équipe. En revanche, c'était un peu fatiguant, entre les six heures quotidiennes de tournage et les deux heures de cours particuliers pendant 54 jours. Mais j'y allais chaque matin en m'amusant, parce que ce n'est jamais tout à fait la même chose. L'ambiance était géniale, même s'il m'est forcément parfois arrivé d'être de mauvaise humeur au cours de ces trois mois. J'ai rencontré des gens supers qui m'ont prise au sérieux malgré mes treize ans. Du coup, j'ai beaucoup pleuré quand ça s'est fini. C'était comme une énorme colonie de vacances qui s'achève. J'ignore si j'ai changé au cours du tournage, mais je sais que ce film va changer ma vie.

Comment s'est passé le travail avec Émilie Dequenne ?

Nous nous sommes très bien entendues. Nous avons pas mal de choses en commun. Émilie pouvait se reconnaître un peu en moi, puisqu'elle aussi a commencé tôt dans le cinéma. En plus, elle a une fille du même âge que moi. Nous n'avons fait ni lectures ni répétitions, mais le feeling est tout de suite passé, naturellement.

Quelles difficultés as-tu rencontrées ?

J'appréhendais les scènes de pleurs et surtout celle de danse avec la boum. Mais au final, je n'ai pas du tout réfléchi et je me suis sentie à l'aise, aussi parce qu'elles ont été tournées tard et que je connaissais tout déjà le monde.

Quelle a été ta réaction en découvrant le film ?

La première fois, au Festival du Film Francophone d'Angoulême, j'étais tellement obnubilée par moi et par d'infimes détails que je crois n'avoir rien écouté. À tel point qu'en visionnant ensuite la bande annonce, j'ai redécouvert des scènes dont je ne me souvenais même pas dans le film. En plus, le tournage a eu lieu il y a un an et mon visage a beaucoup changé depuis, comme celui de tous les adolescents de mon âge. Je ne suis pas apte à juger le film, mais j'ai hâte de le revoir, pour être cette fois plus dedans.

Tu veux devenir comédienne plus tard ?

Je ne sais pas du tout. Je continuerai tant que cela m'amuse et si j'ai des propositions qui m'intéressent. Sinon, je me vois aussi dans l'événementiel artistique. Mais je n'ai que 14 ans et pour l'instant, je rentre en troisième.

Liste artistique et technique

Casting

- Anouk : Jeanne JESTIN
- Cyrielle : Émilie DEQUENNE
- Bénédicte : Nelly ANTIGNAC
- Mathilde : Camille CHAMOIX
- Simone : Annie GRÉGARIO
- Nadia Choukri : Sabrina OUAZANI
- Blanchard : Jean-François CAYREY
- Le père : Grégoire LUDIG
- Bianca : Louvia BACHELIER
- Émile : Joshua MAZÉ

Liste technique

- Réalisateur : Marc FITOUSSI
- Scénario & dialogues : Marc FITOUSSI
- Directeur de la photographie : Laurent BRUNET
- Chef monteur : Damien KEYEUX
- Chef opérateur son : Olivier LE VACON
- Chef décoratrice : Françoise DUPERTUIS
- Chef costumière : Marité COUTARD
- Production : AVENUE B PRODUCTIONS
- Productrice : Caroline BONMARCHAND
- Coproducteurs : Versus Production / SND – Groupe M6 / France 3 Cinéma